

Quêtes et rencontres spirituelles inouïes. Emmanuel Carrère et Éric- Emmanuel Schmitt¹

José Domingues de Almeida*

Université de Porto, ILC, APEF

*Deux sortes d'êtres que je ne peux pas supporter : ceux qui ne cherchent pas Dieu et ceux qui
s'imaginent l'avoir trouvé.*

(G. Thibon, *L'Ignorance étoilée*)

Dans un papier dans le *Figaro*, le sociologue canadien Mathieu Bock-Côté décrivait l'état d'esprit de l'Occidental devant le patrimoine religieux et liturgique de son temps comme une expérience d'extranéité fondamentale :

L'homme de notre temps, surtout s'il est européen, doit avoir l'impression de vivre dans un musée ou un décor de film. Imaginons-le déambuler dans une grande ville, où il croisera sur son chemin de grandes et belles églises, ou même une cathédrale : de temps en temps, il y portera son regard, peut-être même l'admira-t-il, mais elle lui demeurera fondamentalement étrangère. Il la trouvera assurément inspirante, s'il ne s'est pas trop habitué au paysage urbain, mais il ne comprendra jamais vraiment l'élan spirituel à l'origine de son édification.²

Comment lire cette amputation inédite de la spiritualité dans nos discours et vécus anthropologiques quotidiens qui fait que, quand bien même nous serions croyants, nous le serions sur le mode de l'athéisme (Groeschel 2015) ? En effet, la condition du chrétien dans le contexte contemporain le place souvent entre la schizophrénie et l'hypocrisie. Comme le rappelait Marcel Gauchet, le christianisme, du fait même de l'Incarnation et de la kénosis de Dieu dans le Christ, cet abaissement et annihilation incompréhensibles pour les Juifs et les Grecs, comme le regrette saint Paul (*La Sainte Bible*, 1973 : 1486), pointe inéluctablement une sortie du religieux (Gauchet 1998, 2004). Celle-ci s'est traduite par l'accouchement civilisationnel et épistémique de la Modernité, qui fut jusqu'à il y a peu ce synonyme métonymique de l'Occident, avant que la doxa politique, académique et médiatique ne concentre toutes ses énergies à « déconstruire ». Problème majeur, comme avertit Jean-Claude Barreau (2013) : la modernité ne procure aucune raison de vivre, voire surjoue un vide spirituel que rien ne vient pallier.

Alors nous voilà venus à une ère qui, d'un point de vue sociologique, ne parvient plus à interpréter et se représenter anthropologiquement le sacré. Barreau le dit autrement : « Les dogmes catholiques apparaissent aujourd'hui certes à la plupart des gens, fussent-ils d'origine chrétienne, compliqués, illusoire, incompréhensibles » (*idem* : 18), ce qui engage une crise identitaire à portée plus large : « En perdant le sens des vérités chrétiennes [...] nous sommes devenus, non seulement étrangers à l'Église, ce que l'on peut admettre et même souhaiter, mais étrangers à nous-mêmes, étrangers chez nous » (*idem* : 15).

Ce constat foncièrement sociologique est dressé par Fourquet et Cassely comme une caractéristique de la « France d'après » (2021 : 267) comme amputation des repères spirituels qui avaient garanti une cohésion ethnologique et culturelle, ainsi qu'un sens collectif et individuel, un phénomène que devaient pertinemment décrire Cuchet (2018) et Delsol (2021) sur la survie du christianisme, ou en tous cas sur la fin de la chrétienté, de sorte que l'avenir de l'Église se jouerait avant tout, pour le théologien réfractaire Hans Küng, sur le mode de la transformation radicale et évangélique, ou de la disparition, ou en tous cas, de la réduction au simple statut folklorique (Küng 2018).

Or, il se trouve qu'il est une spécificité chrétienne d'habiter le spirituel, c'est la Présence : « En effet, le christianisme présente cette particularité unique d'être lié à l'histoire d'un homme précis ayant vécu quelque part en une époque donnée » (*idem* : 31). Autrement dit, « [...] le christianisme n'est pas une idéologie mais quelqu'un, ce quelqu'un est Jésus de Nazareth dont la personnalité est aujourd'hui accessible aux

incroyants » (*idem* : 51). Bref : « Le christianisme, c'est le Christ » (*idem* : 70), ce que le théologien Bruno Chenu traduisait par « la trace d'un visage » (Chenu 1992).

Il s'avère dès lors intéressant de lire l'approche et l'expérience qu'en ont fait deux écrivains français contemporains, tous deux touchés, de leur propre aveu, par la grâce – encore un concept devenu incompréhensible à notre époque postchrétienne où le « religieux nouveau s'affirme [...] dans un monde sorti de Dieu et qui ne reviendra pas plus à cet antérieur que le poussin éclos de sa coquille » (Poulat 1994 : 13) – l'un qui en a fait l'expérience mystique transitoire, l'autre qui y est resté, mais en somme « deux consciences chercheuses » (Liban 1995).

La grâce justement, à savoir que « [...] Dieu se donne à nous sans condition, et on appelle cela, dans la langue technique des chrétiens, la grâce » (Candiard 2023 : 20), ou s'il l'on veut, le don gratuit de soi, de sa personne aimante par le biais de la rencontre inespérée. Rappelons-nous celle du rabbin Yeshoua avec la Samaritaine près du puits : « Si tu savais le don de Dieu, quel est celui à qui tu parles, c'est toi qui m'aurais demandé de te donner l'eau vive. Car l'eau que je te donnerai en toi sera source de vie » (*La Sainte Bible de Maredsous*, 1973 : 1402).

Le Royaume d'Emmanuel Carrère (2014)³ est notre premier récit de l'affleurement de la grâce. Le scénariste de la série *Les Revenants* en 2012, laquelle narre le retour inexplicable dans leur village d'enfants morts dans un accident de car scolaire, avoue avoir dû délaissier un projet qui lui tenait à cœur : écrire sur les débuts du christianisme. Carrère en profite pour opérer le rapprochement sémantique à la vérité centrale chrétienne de la Résurrection du Christ (R : 13), cet autre « revenant » en quelque sorte. Carrère affirme avoir été inspiré, voire médusé (R : 416) dans ce cheminement vers le Christ, avoir été « touché par la grâce » (R : 22) après s'être intéressé de près à l'affaire du faux médecin et faux fonctionnaire de l'OMS, Jean-Claude Romand qui, en 1993, défraya la chronique en assassinant sa famille et son chien pour éviter d'être dévoilé. Condamné à la réclusion criminelle à perpétuité, il sera libéré sous conditions en 2019, et entrera à l'abbaye de Notre-Dame de Fontgombault dans la foulée de sa conversion au Christ en contexte carcéral. Carrère l'a même visité, et s'est entretenu maintes fois avec lui en prison.

S'ouvre alors, pour l'écrivain, une période chrétienne transitoire, marquée par une première retraite spirituelle dans le cadre champêtre d'un hameau en Suisse où il fera la connaissance d'un prêtre de rite oriental. Et là, l'inouï se produit : Carrère se sent interpellé par la Parole célébrée liturgiquement ce jour-là. Il s'agit du récit de la

vocation de l'apôtre Pierre : « 'Quand tu étais jeune, tu ceignais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais. Quand tu auras vieilli, tu étendras les mains et un autre te ceindra, et il te conduira là où tu ne voulais pas aller' » (R : 54). Et Carrère de se laisser aller, porter par cette Présence.

Par ailleurs, cette brève période à caractère mystique a conduit le narrateur à se pencher plus profondément, dans le sens d'une véritable enquête exégétique amatrice sur certains personnages et passages néotestamentaires axiaux, ce qui a rempli des cahiers devenus à leur tour, pour une large part, la base de ce récit. Sa quête portera surtout sur le rapport de Paul, l'apôtre hellénisé, ajouté ultérieurement au groupe des douze disciples juifs, et le contexte de l'annonce de l'Évangile dans le monde du Ier siècle qui devait basculer dans le message chrétien, ce qui le fait mettre le focus sur les sources scripturales évangéliques et les *Actes des Apôtres* en croisant et interrogeant les témoignages dans leur conflits, incohérences ou non-dits.

Je n'ai pas de très bons souvenirs de cette époque, j'ai fait de mon mieux pour l'oublier. Miracle de l'inconscient : j'y ai si bien réussi que j'ai pu commencer à écrire sur les origines du christianisme sans faire le rapprochement. Sans me rappeler que cette histoire à laquelle je m'intéresse tant aujourd'hui, il y a eu un moment de ma vie où j'y ai cru. Maintenant ça y est, je me le rappelle. Et même si cela me fait peur, je sais que le moment est venu de relire ces cahiers. (R : 23)

Rappelons, en passant, que le titre de ce récit – « le royaume » – évoque une thématique centrale du message christique à côté du vocatif *abba* et de la réélaboration mystique du Temple, pour reprendre Joachim Jeremias (1966) :

« C'est quoi, le Royaume ? » Certaines [réponses] remontent à Jésus lui-même : la parabole des talents se trouve déjà dans Q. Mais la plupart sont de Luc, qui avait une espèce de génie pour faire parler Jésus sur ce thème et alors qu'il était, j'en suis persuadé, un homme honnête jusqu'au scrupule, n'ayant jamais de sa vie fait tort d'un sou à personne, trouvait sa joie à lui faire dire le contraire de ce que la plupart des gens mettent sous le mot « morale ». Les lois du Royaume ne sont pas, ne sont jamais, des lois morales. Ce sont des lois de la vie, des lois karmiques. Jésus dit : c'est comme ça que ça se passe. (R : 566)

Et Carrère de citer le Christ lui-même : « Cherchez le Royaume, et le reste vous sera donné par surcroît » (R : 365).

Très vite, cette phase mystique, qui fait l'objet des « cahiers datant de [sa] période chrétienne » (R : 25) se mue en quête foncièrement agnostique, qui conçoit et vit différemment le personnage du Christ qui l'avait tant marqué depuis la conversion sur les montagnes helvétiques. Les mystères de la foi ne le touchent plus en son for intérieur même si l'écrivain le regrette intimement, voire se sent abandonné, dépossédé de cette grâce qu'il avait prise pour acquise :

Non, je ne crois pas que Jésus soit ressuscité. Je ne crois pas qu'un homme soit revenu d'entre les morts. Seulement, qu'on puisse le croire, et de l'avoir cru moi-même, cela m'intrigue, cela me fascine, cela me trouble, cela me bouleverse – je ne sais pas quel verbe convient le mieux. (R : 342)

D'où une forme d'attachement différentiel, détaché, et quelque part désespéré à la foi : « Si Dieu me redonne la grâce d'écrire un jour des livres, très bien. Cela ne dépend pas de moi » (R : 68).

Chez Éric-Emmanuel Schmitt, écrivain que l'on ne présente plus, la démarche d'adhésion personnelle au spirituel dans le Christ se produit dans le sens inverse, c'est-à-dire de l'inouï vers la foi chrétienne consolidée. À cet égard, deux récits marquent cette quête et balisent ce parcours, lesquels finissent par se répondre et se compléter dans le temps : *La Nuit de feu* (Schmitt 2015)⁴ et *Le Défi de Jérusalem. Un voyage en Terre sainte* (2023)⁵ dont le pape François Ier assure la postface. Deux récits de voyage, en somme, mais qui s'avéreront cruciaux dans la poursuite d'un même cheminement spirituel intérieur.

Dans le premier récit, l'écrivain relate son voyage à travers le désert du Sahara, plus précisément à Tamanrasset et dans le Hoggar, aux confins de l'Algérie, sur les pas de Charles de Foucauld qui y est mort en ermite le 1er décembre 1916, et en vue de la réalisation d'un film : « Nous remontâmes dans la jeep pour gagner le rendez-vous suivant : la chapelle et le bordj qu'avait habités Charles de Foucauld » (NF : 20), ce « (...) preux qui occupait nos heures de lecture, de travail et de rêve... Charles de Foucauld, dont nous voulions tout savoir... Charles de Foucauld, le marabout blanc » (*ibidem*) qui, à l'instar du narrateur quelques jours plus tard, avait en cet endroit été « touché par la grâce » (NF : 24). Le narrateur espère inconsciemment y être touché lui aussi : « 'Quelque

part mon vrai visage m'attend.' Cette pensée cheminait avec moi, lancinante, régulière, à l'unisson de mes pas » (NF : 41).

Au départ, le narrateur ne s'attendait qu'à une randonnée exotique guidée dans un décor fascinant et dépaysant, certes, mais sans emprise spirituelle sur lui : « Supporterais-je une marche de deux semaines au Sahara ? J'appréhendais le dénuement, l'espace fossile, l'air privé de pollen, la nature qui ignore les saisons » (NF : 7). Or voilà qu'un tour en nomade dans le désert est programmé, guidé par un Touareg, Abayghur, qui devient très vite, malgré lui, un passeur de civilisations et de spiritualités : « J'adorai aussitôt la civilisation que cet homme incarnait, j'adorai l'Histoire que sa présence racontait, j'adorai son insolente tranquillité, le sourire dont il nous régala, un sourire empreint d'accueil et de sérénité, un sourire qui nous promettait des moments envoûtants » (NF : 37).

Le narrateur est fasciné par la foi spontanée et lumineuse de ce musulman dont la prière l'interpelle : « Abayghur priait, tourné vers l'est. Entre le ciel blanc et la terre craquelée s'ouvrait un vide sans obstacle, tel un immense porte-voix : rien n'empêcherait ses vœux d'atteindre La Mecque » (NF : 79), alors que les participants occidentaux de l'excursion, détachés d'un sacré qu'ils n'arrivent plus à interpréter, débattent de l'existence de Dieu et des raisons de (continuer à) vivre : « Ils sont contents. Ça les réjouit qu'un musulman s'acquitte de ses obligations religieuses au cœur du Sahara. Folklore local. C'était promis sur la brochure. Bravo l'agence ! Merci... » (NF : 80).

En fait, le personnage du Touareg préparait le narrateur à une expérience spirituelle plus profonde, inattendue et inouïe. En effet, lors d'une partie plus radicale de l'excursion, les randonneurs sont guidés dans les confins du Hoggar, dans une région désertique et inhospitalière où il ne faut surtout pas s'égarer, ou perdre le groupe et le guide de vue sous peine de mort fatale. Or l'auteur-narrateur finit par errer hors de la dynamique du groupe et se perd dans le décor du Hoggar, et ce sur fond d'une intense crise personnelle et spirituelle : cette quête de soi qui le hante depuis le début de ce voyage - « J'étais au carrefour de moi-même, mais pas sur ma route » (NF : 45) -, dont la figure tutélaire est saint Charles de Foucauld, et qui se traduit par cette formule murmurée : « 'Quelque part mon vrai visage m'attend.' » (*ibidem*).

Là commence cette « nuit de feu » qui donne titre au récit, et prend les traits d'une conversion, à l'instar du chemin de Damas de saint Paul, ou plus près de nous, de la poignante vocation spirituelle de Didier Decoin dans *Il fait Dieu*, que l'écrivain situe et décrit dans les moindres détails :

En cette nuit du 8 au 9 septembre, j'étais bien, dans le nid de la maison. Cela pour dire que je n'éprouvais alors aucun sentiment d'inquiétude, métaphysique ou autre. D'ailleurs, Dieu n'aime pas surgir dans les convulsions du corps ou de l'esprit : de même qu'il lui faut le grand silence pour parler [...]. Il était environ vingt-trois heures quand je me suis mis à pleurer : larmes lentes, irrémédiables, larmes qui n'étaient encore reliées à rien qui portât un nom. Paradoxalement, ces larmes incompréhensibles étaient les plus naturelles des larmes. Les larmes sont faites d'eau. Et c'est par l'eau que Dieu s'annonce à l'homme, et pénètre en lui. (Decoin 1975 : 11-12)

Chez Éric-Emmanuel Schmitt, à la fluidité de l'eau se substitue l'aridité du désert et l'ascension, tant physique que spirituelle du mont Tahat, mais l'effet mystique s'avère le même :

Une fois arrivé au sommet, une joie abyssale me submergea. Le toit du Sahara... L'infini devant, derrière, sur les côtés... La rondeur du globe... Je ne pensais rien ; muet, je me réduisais à des yeux qui contemplaient. Aucune réflexion intéressante ou intelligente ne me traversait l'esprit, je jouissais de voir, de humer, d'exhaler. (NF : 124)

Mais qui est-il celui qui happe littéralement le touriste égaré dans son chemin, dans son existence, résigné à mourir sur place dans une sorte d'« extase » (NF : 141), de fusion mystique :

Les termes me fuient. Peu importe ! Une voix de mon esprit me souffle que je formulerai plus tard. Pour l'heure, il faut s'abandonner. Et recevoir... J'embrasse... J'embrasse... Flamme. Je suis flamme. Lumière croissante. Insoutenable. De même que je ne pense plus en phrases, je ne perçois plus avec les yeux, les oreilles, la peau. Incendié, je m'approche d'une présence. Plus j'avance, moins je doute. Plus j'avance, moins je questionne. Plus j'avance, plus l'évidence s'impose. « Tout a un sens. » Félicité... Je circule au sein d'un lieu sans pourquoi. La flamme que je suis va rencontrer le brasier... Je risque d'y disparaître... Serait-ce la dernière étape ? Feu ! Soleil ardent. Je brûle, je fusionne, je perds mes limites, j'entre dans le foyer. Feu... (NF : 138)

À l'instar de l'appel mosaïque, Il ne dit pas vraiment Son nom, ne dévoile pas entièrement Son identité : « Une certitude brille au-dessus de tout : Il existe. Qui ? Je ne

sais pas Le nommer. Lui ne s'est jamais nommé. Il existe. Qui ? Qui est mon ravisseur ? Qui m'a arraché aux ravins et m'a régala de joie ? » (NF : 140).

L'identité de cet Inconnu devait se préciser pour devenir Présence et habiter l'auteur. Dans *Le Défi de Jérusalem*, Schmitt, converti à Dieu, reconnaît, à l'instar des disciples d'Emmaüs, la présence et l'action du Christ. Il communique intimement aux mystères chrétiens. Plusieurs axes thématiques et réflexifs s'y enchevêtrent et procurent plusieurs niveaux de lecture. Tout d'abord un ressenti psychologique qui s'intensifiera jusqu'à se transformer en mysticisme personnel, et que le « pèlerin parmi les pèlerins » (DJ : 11) réfère au « syndrome de Jérusalem » (DJ : 187), car « Jérusalem est tragique » (DJ : 120)

Par ailleurs, tout comme chez Emmanuel Carrère, la démarche d'écriture narrative est fondée sur la prise de notes et à partir de carnets (cf. DJ : 84, 88, 178 et 190), et sur une curiosité exégétique critique et exigeante – son « esprit voltairien » (DJ : 128) qui confronte les lieux de pèlerinage visités avec les récits évangéliques et les fouilles archéologiques (cf. DJ : 64-65, 72-73, 86), ces mêmes Évangiles que Schmitt découvre presque en néophyte (DJ : 25) puisque, avoue-t-il, « Enthousiasmé, j'accomplis ma première communion sans connaître les Évangiles. Mon rapport à Jésus s'arrêta là » (DJ : 23).

Le pèlerinage est également l'occasion d'une méditation sur le destin et le statut tant spirituel que politique de la Terre Sainte dans ses contradictions et conflits, notamment dans la lecture que Schmitt fait du conflit israélo-palestinien qui, chez lui, se traduit par cette formule tragique qui résonne fortement aujourd'hui après les derniers événements engendrés par l'attaque du 7 octobre : « L'affrontement de deux légitimités. Deux camps s'opposent qui, à leur manière, ont tous les deux raison » (DJ : 94, cf. aussi 71).

Finalement, rien n'étant interprété et vécu comme un hasard, mais plutôt comme des « signes » auxquels on consent (DJ : 110), ce voyage est l'occasion de renouer avec l'intercesseur saint Charles de Foucauld, qui avait habité en Palestine avant de s'engager spirituellement en Algérie, plus précisément à Tamanrasset, dans le Hoggar où Schmitt connut sa « nuit de feu ». À Nazareth, et à son insu, le narrateur se retrouve avec Charles de Foucauld :

Mon guide m'informe que ce domaine, le mont des Béatitudes, avait failli être acheté par Charles de Foucauld. Je frémis. Quoi ? Lui ? Toujours lui ? Encore ? À cet homme je dois

tout. Ne m'aurait-on pas commandé l'écriture d'un scénario sur sa vie, jamais je n'aurais débarqué à Tamanrasset, jamais je n'aurais connu de nuit mystique (*DJ* : 56-57).

Et voilà que la boucle est bouclée : dans le « défi de Jérusalem » retentit l'expérience extatique du désert, de cette nuit de feu, d'une part comme un souvenir, et d'autre part comme une expérience renouvelée. Comme souvenir, d'abord, tellement l'événement précédent est sans cesse évoqué : « C'est ce jeune homme-là, qui âgé de vingt-huit ans, atterrit en février 1989 à Tamanrasset, aux portes du désert. J'entrai dans le Sahara athée, j'en ressortis croyant » (*DJ* : 24). Le « Dieu du Hoggar » ne devait se préciser que plus tard, mais ce moment fondateur féconde à présent l'écriture de ce nouveau récit (*cf. DJ* : 57, 60, 61-62, 99), et notamment dans la méditation in loco de la Transfiguration du Christ sur le mont Thabor et de son rapport à la grâce : « Cela me renvoie dans le Hoggar, au cours de ma nuit mystique [...] » (*DJ* : 76), de sorte que : « Pour ma part, je suis devenu croyant dans le désert du Sahara, mais chrétien, je le suis devenu en lisant les Évangiles qui prônaient le don de soi ; tout récemment, mon adhésion a été renforcée par ma révélation au Saint-Sépulcre. Je n'ai pas choisi mon Dieu, lui m'a choisi. Touché, j'ai consenti à ce qui m'est apparu, j'accepte la vérité » (*DJ* : 171).

C'est précisément au Saint-Sépulcre qu'une nouvelle expérience mystique allait renouveler la précédente, voire lui donner tout son sens. Alors qu'il ne s'attend à rien d'autre qu'un passage rapide et maladroit devant l'endroit où, selon la tradition chrétienne, le corps du Christ fut mis au tombeau avant de ressusciter, le narrateur est pris d'une sorte de malaise au milieu duquel il devine l'intensité d'une Présence :

Je m'agenouille, me penche en avant et... Et... Et je suis saisi. Je respire soudain l'odeur d'un corps. Je sens subitement, physiquement, tout près de moi, sa chaleur. Un regard puissant me couvre. Il vient de là. Je tressaille. Impossible ! Pour me débarrasser de ces impressions, je ferme les yeux, je m'ébroue, j'inspire un bon coup. Vite reprendre mes esprits. Je rouvre les paupières. Le regard pèse toujours sur moi, lourd, attentif, tendu dans ma direction, inévitable. L'odeur se précise : frémissante, tiède, elle est bien celle d'un humain, un effluve de chair, de peau, pur, sans parfums artificiels ni arômes contemporains. Et la chaleur émane d'un être qui se tient à quelques centimètres, une personne invisible dont je perçois la vie organique. Me voici éjecté du rôle que je m'appropriais à jouer, dissocié de la scène bruyante à laquelle j'appartenais, tandis que mes sens, attachés au monde ordinaire, s'ouvrent à une autre dimension. Le temps se

suspend. Quelque chose m'absorbe. Ou plutôt quelqu'un. Non ! Inconcevable. (DJ : 129-130)

Schmitt en parlera à François Ier lors de sa visite au Vatican. En faut-il plus pour croire ? Apparemment les « signes » ne suffisent pas. Le protagoniste de *La Nuit de feu* nous éclaire et nous rassure : « Mon christianisme ne constitue pas un savoir, mais une façon d'habiter ce que ma raison ignore. Grâce à lui, je me dirige à travers une forêt, l'obscur condition humaine. Toujours à tâtons, quoiqu'avec toujours plus de lumière » (DJ : 174).

NOTES

* José Domingues de Almeida est Professeur Associé avec Habilitation à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, Docteur en Littérature Française contemporaine. Ses domaines de recherche sont la littérature française et francophone contemporaine, les études francophones et la culture et pensée française contemporaines, les littératures migrantes et la post-mémoire européenne. Il fait partie de l'Institut de Littérature Comparée Margarida Losa (ILC) depuis 2007, où il intègre la ligne de recherche sur les inter/transculturalités qu'il coordonne depuis 2022. Il a coorganisé de nombreux colloques internationaux dans ces domaines, et est directeur de la revue d'Études Françaises électronique *Intercâmbio*. Il est responsable scientifique et pédagogique de l'enseignement du FLE à l'Université de Porto, et réviseur de manuels de FLE. Il président de l'Association Portugaise d'Études Françaises (APEF). Récipiendaire des Palmes académiques en 2013. Il est directeur du cours de licence en Langues, Littératures et Cultures de la FLUP.

¹ Cet article a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la Science et la Technologie.

² <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/mathieu-bock-cote-que-reste-t-il-de-la-proposition-chretienne-en-europe-20240329>

³ Dorénavant R.

⁴ Dorénavant NF.

⁵ Dorénavant DJ.

Références bibliographiques

- Barreau, Jean-Claude (2013), *L'Église va-t-elle disparaître ?*, Paris, Le Seuil.
- Candiard, Adrien (2023), *Sur la montagne. L'aspérité et la grâce*, Paris, Éd. du Cerf.
- Carrère, Emmanuel (2014), *Le Royaume*, Paris, P.O.L.
- Cauchet, Guillaume (2018), *Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement*, Paris, Seuil.
- Chenu, Bruno (2012), *La Trace d'un visage*, Paris, Bayard.
- Decoin, Didier (1975), *Il fait Dieu*, Paris, Julliard.
- Delsol, Chantal (2021), *La Fin de la chrétienté*, Paris, Éd. du Cerf.
- Fourquet, Jérôme / Cassely, Jean-Laurent (2021), *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie*, Paris, Seuil.
- Gauchet, Marcel (1998), *Un monde désenchanté ?*, Débat avec Marcel Gauchet sur Le Désenchantement du monde, Paris, Éd. du Cerf.
- Gauchet, Marcel (2004), *Le Religieux après la religion* (avec Luc Ferry), Paris, Grasset.
- Groeschel, Craig (2015), *Chrétiens athées. Croire en Dieu et vivre comme s'il n'existait pas*, Romanel-sur-Lausanne, Ourania.
- Jeremias, Joachim (1966), *Le Message central du Nouveau Testament*, Paris, Éd. du Cerf.
- Küng, Hans (2018), *Peut-on encore sauver l'Église ?*, Paris, Points.
- La Sainte Bible* (1973), version établie par les moines de Maredsous, Turnhout, Brepols.
- Liban, Laurence (1995), « Les saintes écritures », *L'Express*, n° 2320, 21 décembre.
- Poulat, Émile (1994), *L'Ère postchrétienne. Un monde sorti de Dieu*, Paris, Flammarion.
- Schmitt, Éric-Emmanuel (2015), *La Nuit de feu*, Paris, Albin Michel.
- Schmitt, Éric-Emmanuel (2023), *Le Défi de Jérusalem. Un voyage en Terre sainte*, Postface du Pape François, Paris, Albin Michel.

Sitographie

<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/mathieu-bock-cote-que-reste-t-il-de-la-proposition-chretienne-en-europe-20240329> [consulté le 10/07/2024]